

STRASBOURG Stéphanie-Lucie Mathern à la galerie Gillig

# Son style à elle, c'est l'Opinel

Dénichée par le galeriste Bertrand Gillig, la jeune Stéphanie-Lucie Mathern, 31 ans, signe sa première exposition personnelle. Sous une frange discrète, un imaginaire percutant et dérangent, au pinceau tranchant comme un Opinel.

« Je n'avais jamais vraiment cherché à exposer. La peinture compte beaucoup pour moi, mais je n'ai développé aucune stratégie pour percer dans le milieu de l'art contemporain », explique la jeune femme avec une petite moue riieuse.

Si un collectionneur n'avait pas attiré l'attention de Bertrand Gillig sur Stéphanie-Lucie Mathern, celle-ci serait encore à peindre secrètement dans son atelier sans chercher à montrer ses tableaux.

« En général, je suis assez méfiant quand on me parle d'un ou d'une jeune artiste bourré(e) de talent, confie le galeriste strasbourgeois. Le plus souvent, on reste sur sa faim. Mais là, j'ai été immédiatement convaincu. »

Il n'a pas été le seul. Le jury du Prix Théophile Schuler aussi : poussée par Bertrand Gillig à se présenter au concours organisé par les Amis des Arts et des Musées de Strasbourg, la peintre en est la lauréate 2016.

Que le galeriste strasbourgeois lui consacre une première exposition personnelle apparaît donc assez logique. Et effectivement justifié. Formée aux beaux-arts de Nancy, ayant aussi étudié la théologie catholique, Stéphanie-Lucie Mathern livre des toiles portées par une narration fantasque, onirique et inquiétante. On y croise Napoléon, le Christ (mais un Christ Ras-



Stéphanie-Lucie Mathern. (PHOTO DNA - JEAN-CHRISTOPHE DORN)

taquouère, et ça fait une différence en matière de représentation), des chasseurs, un prêtre auquel on ne confierait pas sa petite sœur (ni son petit frère...), des tanks, des animaux, des corps entremêlés... Dans une touche jetée, marquée par des coulures et des recouvrements, elle fait surgir sur la toile des images chargées de tension, au graphisme âpre, aux couleurs fauves, acidulées. Entre bad painting et expressionnisme énervé, entre Basquiat et Baselitz – mais l'artiste cite plus spontanément

Caravage –, Stéphanie-Lucie Mathern parle d'un monde qui n'a rien d'univoque, où la religion et le sexe ne sont jamais bien loin. « Sexe et religion, ça va souvent ensemble, non ? », interroge-t-elle, regard entendu.

Les titres de ses peintures témoignent d'une fibre très littéraire – elle emprunte ainsi à Stendhal évoquant Napoléon son *Il a enfermé sa vie dans une comédie grave*. Celui de son exposition lui va bien : *Mon style, c'est l'Opinel*. Mais il ne doit rien à un homme de let-

tres. C'est par ces mots que Francis Heaulme tentait de se disculper lors de son procès pour le crime de Montigny-lès-Metz.

L'ambiguïté des références de Stéphanie-Lucie Mathern traduit assez celles de sa peinture. Drôle et étrange, joyeuse et sulfureuse, érotique et glaçante. ■

SERGE HARTMANN

► Jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet à la galerie Bertrand Gillig, 11 rue Oberlin. Du jeudi au samedi de 14 h à 18 heures [www.bertrandgillig.fr](http://www.bertrandgillig.fr)